« Tous les hommes ne sont pas vulnérables de la même façon ;
aussi faut il connaître son point faible pour le protéger d'avantage ».
Sénèque

Approches cliniques et pratiques du psychotraumatisme : incidents critiques, adversités chroniques, résilience et résilience assistée.

Les incidents critiques

Un très grand nombre de demandes d'aides, notamment au CMP, émane de personnes qui viennent de vivre un épisode insupportable, choquant. Faisant parfois suite à des séries douloureuses, un incident plus marqué, plus violent, plus inacceptable déclenche le mouvement d'appel à une aide. Ces ***incidents critiques*** sont de nature diverse. Être dans le train au moment de l'accident, assister à un accident automobile ou y être impliqué, subir une agression sexuelle, un inceste, être victime de harcèlement, de violences conjugales, de manipulation, subir un hold up alors qu'on est employé de banque, perdre un enfant, échouer à avoir un enfant, voir ses hommes ou ses amis sauter sur une mine lors d'une guerre et autres situations de séquestration font le quotidien de ce que reçoit l'équipe du CMP dans ce registre. Sans compter les situations dévoilées lors d'une séance de groupe au CATTP, passées jusqu'alors inaperçues, soit parce que l'investigation n'avait pas été portée vers là, soit parce que la personne les avait délibérément tues. Ajoutons encore le vécu des malades qui vivent des frayeurs extrêmes liées à leurs hallucinations, leur enfermement dans une chambre d'isolement, leurs tentatives de suicide et nous avons le tableau d'une demande sociale en pleine expansion. Très significativement, le CMP est identifié dans l'espace social comme lieu vers lequel se tourner en cas de situation de ce type. Manifestement, l'attente est forte concernant les prises en charge des « traumatismes » ou des « séquelles post traumatiques ». D'autres lieux pourraient également faire l'objet d'une attention plus soutenue : les résidences de retraite qui voient de nombreuses personnes âgées répéter des séquences douloureuses, anciennes, dont la teneur traumatique ne fait pas doute et qui cependant ne sont pas systématiquement abordées sous cet angle, dans une perspective psychotraumatique.

Vivons-nous une époque plus violente que d'autres, ce qui justifierait cette montée en charge du travail dit de *defusing*[1], de *débriefing*, de *suivi post traumatique* ou bien est-ce que l'espoir d'une prise en considération, d'une réponse professionnelle légitimée, décide plus aisément les gens à demander une aide ? Est-ce que les personnes seraient aujourd'hui plus vulnérables qu'autrefois ? Plus inquiètes ? Difficile de répondre. Toujours est-il qu'une compétence nouvelle est requise pour travailler en psychiatrie de secteur : accueillir des personnes qui souffrent des conséquences d'un choc ou d'une situation hautement stressante, récents ou plus anciens. Les effets psychotraumatiques peuvent se révéler plusieurs dizaines d'années après l'événement,

[1] Le terme anglo-saxon « defusing » se traduit généralement par « déchoquage » ou « désamorçage ». Le defusing est une technique de prise en charge des personnes qui viennent de vivre un incident critique, dans les premières heures qui suivent celui-ci. La déchirure du temps et de l'expérience vécue lors de l'incident critique sépare l'avant choc de l'après. Il n'y a plus continuité expérientielle. Le defusing raboute les parties pour rétablir la continuité. Remise en ordre de l'aptitude à composer l'unité vécue et la continuité du temps du récit avec des éléments granulaires du vécu événementiel contextuel : enchaîner les grains de temps vécu, comme sur un chapelet, c'est organiser la concaténation temporelle humaine.

notamment en résidence de retraite, mais également au domicile, en particulier sous la forme de la tentative de suicide. Ceci explique pourquoi ils sont nettement sous diagnostiqués et parfois confondus avec l'alcoolisme chronique, la dépression, l'agitation, la confusion (notamment chez des personnes âgées). Par ailleurs, les orientations liées à des obligations de soin pour des agresseurs deviennent plus fréquentes, exigeant une véritable compétence en *victimologie* et en *agressologie*[2].

Les *incidents critiques* mettent à mal les capacités psychodynamiques adaptatives d'une personne soudain impuissante à traiter psychiquement les bruits et les mouvements du monde, échouant à résoudre la situation inattendue, violente, brutale, choquante, stressante. Devant une même situation, les différences de comportement peuvent être très grandes d'une personne à l'autre et les conséquences seront variables. Certaines vont s'en sortir sans séquelles graves, d'autres au contraire vont développer des troubles post traumatiques, ou *psychotraumatismes majeurs*[3]. Un mot est apparu dans la langue française pour énoncer la capacité adaptative de certains, c'est le mot « *résilience* ». Issu du droit (Ex : résilier un contrat), emprunté au domaine de la physique puis à celui de la théorie mathématique des systèmes écologiques et biologiques, il s'est répandu dans le champ de la psychologie et dans le domaine public vers la fin du vingtième siècle. Il y aurait ainsi des personnes plus résilientes et des personnes moins résilientes. Cependant, la même personne sera plus ou moins sensible à tel type d'agression, selon des fragilités intimes, si bien que l'aptitude résiliente doit être modulée suivant les particularités de chacun dans des circonstances différentes.

L'adversité

Comment définir l'adversité ? Par rapport à l'événement critique, à l'incident critique, l'adversité n'est pas nécessairement d'une violence brutale extrême, déflagratoire dans un ciel serein. Elle est plutôt chronique mais garde cette caractéristique de nous plonger dans l'impuissance récurrente. Elle est donc prévisible mais surplombe les possibilités d'intervention sur le milieu d'où elle émane, où elle se manifeste. Les auteurs qui ont employé cette expression se sont prioritairement intéressés à l'adversité chronique susceptible d'empêcher le développement « normal » de l'enfant : adversité dans le milieu familial, dans le milieu social, adversité liée à un handicap spécifique à l'enfant. Dans ces conditions d'observation, certains enfants n'étaient pas affectés au point de ne pas réussir leur vie ultérieurement, et d'autres étaient à l'inverse « traumatisés ». La différence de résilience était ainsi mise en cause.

La critique facile que l'on peut adresser à cette première approche consiste à faire remarquer que les situations supposées adverses étaient déterminées par l'hypothèse initiale des chercheurs qui partaient d'une idée a priori de la *normalité*, non analysée en tant que telle. Ils ont en effet observé des situations qui leur paraissait *a priori* susceptibles d'affecter le développement des enfants selon les critères affectifs,

[2] *Victimologie* et *agressologie* sont deux composantes d'un champ plus large, la *criminologie*. Voir Loïc M. Villerbu.

[3] Confrontations psychiatriques, 51, Psychotraumatismes majeurs, 2013. Il est important de remarquer que le psychotraumatisme résulte d'un acte réel de la vie, même s'il se manifeste cinquante ans plus tard, tandis que la notion psychanalytique de « trauma » s'en distingue. Le trauma peut surgir d'une évaluation *a posteriori* du sens que prend un événement réel ou imaginé dans le passé. C'est un remaniement et une reconstruction actuelle du passé, symétrique au fond de l'effet de la cure.

psychosociaux, éducatifs, économiques de la « bonne » société ambiante dont ils font partie. C'est exact. Mais c'est cependant leur faire un faux procès en démarche scientifique. En effet, une démarche de recherche contient inévitablement des erreurs et c'est précisément la capacité à critiquer les erreurs premières, puis à les rectifier qui signe l'esprit scientifique[4]. C'est de cette manière que l'on construit un socle sur lequel s'appuyer progressivement, mais par étapes déterminées par les possibilités d'analyse critique successives. À l'inverse, si l'on demande au chercheur d'éviter dès le début toute erreur possible, on lui demande l'impossible, c'est-à-dire de tout trouver avant d'avoir cherché. On lui demanderait d'emblée d'être dans *la connaissance du troisième type*[5] de Spinoza, c'est-à-dire la connaissance parfaite et immédiate, sans en passer par « essais et erreurs », par apprentissage, par raisonnement. Une gestation du vrai absolu dans son pur esprit parfait. Ce ne serait plus de la science mais du génie pur ! La science serait impossible et nous serions dans un blocage épistémologique définitif, ouvrant la porte à une mystique de vrai absolu détenu par je ne sais quel prophète à qui il faudrait alors se soumettre car son enseignement ne pourrait être qu'émanation d'un savoir tout puissant, argumentaire d'autorité. Il convient donc d'être prudent et envisager d'emblée la critique épistémologique des options initiales ou théoriques dans le cadre d'une discussion scientifique. C'est ma manière d'adopter les points de départ du « traité de la résilience assistée », sous la direction de Serban Ionescu[6] par exemple, comme invitation à la discussion critique et à la participation à la recherche. De la sorte, en n'exigeant pas la perfection pour l'autre, je me mets à l'abri de l'idéalisme passionnel, destructeur ! Il y a place pour chacun. Et d'autant plus de place qu'il y a des erreurs initiales. Ce n'est évidemment pas une raison pour faire des erreurs exprès ! Il y a une éthique de la recherche.

L'adversité chronique peut émaner d'un environnement défavorable en soi, ou défavorable en raison d'un handicap des sujets plongés dans ce milieu. Le handicap peut résulter d'une particularité spécifique et permanente du sujet (sourd, aveugle, autiste, psychotique…), passagère (accidenté…), comme il peut être lié à une variation brutale des conditions du milieu (pollution, guerre, famine, épidémie de peste…). L'adversité est donc un rapport entre ce dont le sujet dispose et ce qui est exigé par le milieu pour qu'il puisse y survivre de la manière la plus autonome possible, car c'est une des contraintes de cette société. Il est clair dans ces conditions que les différences d'adaptabilité, d'inventivité, entre les sujets peuvent affecter *l'accommodation* et la *transformation*.

L'accommodation est une modification active de soi pour se conformer ou s'adapter aux exigences du milieu.

[4] *Le nouvel esprit scientifique*, Bachelard.

[5] In *L'éthique*.

[6] Adversité : (p.4) Concept qui fait référence, selon O'Dougherty Wright et Masten (1905), à des « conditions environnementales qui interfèrent ou qui menacent la réalisation [par les enfants] de tâches développementales appropriées pour l'âge ». Adversité renvoie ainsi à inadéquation défavorable entre les conditions du développement de l'enfant et son environnement psychosocial. Par extension, l'adversité chronique peut affecter une personne, une communauté large ou restreinte, faisant obstacle récurrent à de bonnes conditions de vie ou de développement.

La transformation est une modification active du milieu pour le rendre plus favorable. Il existe encore d'autres attitudes face à l'adversité : par exemple, celle de nier la réalité, ne pas la voir, ne pas la concevoir selon les informations qui en émanent, mais en lui substituant une représentation paralogique, délirante.

Certains auteurs ont envisagé d'établir une série d'étapes qui pourraient conduire les personnes affectées à opérer un traitement adapté du milieu ou d'eux-mêmes dans le milieu. C'est ainsi qu'Élisabeth Kubler Ross avait postulé les étapes de l'acceptation du mourir. Quelles informations émanent du milieu, et de soi-même ? La température, la lumière qui éclaire les objets, les perceptions puis les sensations sont autant d'informations traitées certes par l'organisme lui-même, mais sur la base d'indices reproductibles, vérifiables. Il y a de fait une articulation entre le monde et l'individu, si ce dernier est en capacité d'en tenir compte. Les faits étant, comme on dit, têtus, ils finissent cependant par imposer leur présence : nous pouvons bien nier la gravitation et penser que l'on vole dans les airs, mais si l'on passe par la fenêtre du quinzième étage, le fait brut s'impose ! Il est préférable de s'en accommoder par anticipation ou transformer les conditions de sortie par la fenêtre, ne serait-ce qu'en empruntant l'échelle des pompiers ! Sinon, l'adversité du monde sera maximale. De même, nier toute sensation à l'occasion d'un événement critique empêche le traitement psychique de l'événement.

L'idée de la résilience assistée

L'efficience résiliente individuelle est liée aux expériences précoces et à la qualité du lien qui s'est instaurée entre un enfant et un « tuteur de résilience », un proche qui a su lui inspirer confiance et lui donner confiance en soi, lui permettant d'acquérir une capacité suffisante d'estime de soi, de certitude quant à sa propre valeur : de bonnes bases narcissiques. Les auteurs signalent également l'intérêt des capacités imaginatives, des aptitudes à l'usage du langage, des habiletés à intervenir techniquement sur l'environnement, des habitudes d'organisation de groupe et de création de liens, le sens de l'humour ainsi que la possibilité d'interpréter favorablement pour soi les règles et les interdits. Ce n'est pas un inventaire de poète mais bien une série issue d'une revue de la littérature[7,8]. L'expérience clinique montre également l'interférence possible des capacités de résilience : les capacités des uns peuvent étayer celles des autres, comme s'il y avait une forme de mutualisation des résiliences au cours d'un travail de groupe. D'où cette formule : *la résilience assistée*.[9]

[7] *La résilience ou le réalisme de l'espérance. Blessé mais pas vaincu*. Stefan Vanistendal, Les cahiers du BICE, 1996.

[8] Dossier *La résilience,* Jérôme Houdin et « *la bientraitance à l'égard des professionnels* », par Michel Lemay, in revue Management Sanitaire et Social, juin 2001.

[9] L'expression « résilience assistée » est apparue sous plusieurs plumes, pas nécessairement en lien les unes avec les autres :

- In Libro Veritas, vulnérabilité et résilience psychologique, Par Jean-Baptiste Messier ;
- **81e Congrès de l'Acfas, 6-10 mai 2013, Université Laval, Québec :** Colloque international sur la résilience : *« conceptualisation, évaluation et intervention : L'impact du concept de résilience sur la pratique connaît un grand essor, notamment avec l'émergence du concept de « résilience assistée » (Ionescu, 2011). L'intervention de résilience assistée vise à développer et consolider la résilience d'une personne, il s'agit d'une*

Comment interpréter cette formulation ? L'hypothèse de départ est que chacun, vivant et humain, dispose naturellement de « facultés », plus précisément de « compétences » d'adaptation aux modifications du contexte de vie, notamment par le traitement permanent des informations qui lui parviennent. Aptitude psychodynamique d'intégration des modifications contextuelles qui génèrent de *l'adversité*. L'adversité peut être combattue, mais avec des variantes selon les individus et selon les histoires, faites d'attachements réussis et traumatismes plus ou moins résolus. La notion de *tuteur de résilience* implique qu'un personnage spécifique est susceptible de fournir à l'enfant un appui pour accéder à la confiance en soi, à l'amour de soi, y compris dans le cadre d'épreuves difficiles. C'est également une extension de la notion d'attachement développée par Bowlby[10] : l'attachement à la personne faisant office de tuteur de résilience, mais surtout la confiance en soi induite par la qualité de cette relation fournit des accroches solides pour se ressaisir en cas d'ébranlement.

Ce détour par un autre que soi, par le lien social, serait-il réservé à l'enfant ? Ce serait très surprenant. Par conséquent, sous certaines conditions, il peut être envisagé de professionnaliser la formation de ce type de liens et la mise en œuvre d'une « assistance » visant à développer, ponctuellement ou plus durablement, la capacité personnelle de résilience après avoir subi des incidents critiques. La résilience assistée par des professionnels de la santé devient alors une activité de prévention dans le cas d'intervention précoce dès les premières manifestations de signes post traumatiques – éviter l'aggravation et l'installation de symptômes stabilisés à leur tour dans une configuration résiliente, selon la théorie des systèmes - et une prévention secondaire

---

intervention de type maïeutique, où le caractère souvent directif, contraignant, intrusif même des interventions classiques est remplacé par un véritable accompagnement qui, en facilitant l'actualisation des compétences de la personne et leur utilisation pour faire face à l'adversité, façonne la résilience (Ionescu, 2010) » ;

- Traité de résilience assistée Ionescu Serban (sous la direction de), Presses Universitaires de France - PUF; **Édition :** 1 (28 septembre 2011)

[10] « *L'attachement est défini comme la construction des premiers liens affectifs entre l'enfant et la mère ou la personne qui en tient lieu* ». Bowlby, 1951. L'aptitude naturelle à s'attacher à l'autre ayant été l'objet d'une réussite première, elle génère un frayage confiant pour espérer de nouvelles réussites dans la vie à venir. Les deux partenaires participent cependant à la formation de l'attachement, ou à son échec ! Il en va de cet attachement comme des diverses maturations du système nerveux central recevant du milieu les « bonnes informations » au bon moment. Exactement sur le modèle alimentaire : les neurones se nourriraient d'informations adaptées pour développer leurs fonctionnalités potentielles. Ils pourraient également souffrir de malnutrition informationnelle ! Le modèle de *la sculpture du vivant* développé par Jean Claude Ameisen fonctionne selon le principe suivant : les neurones en cours de développement se maintiennent en vie si, et seulement si, les axones se frayant des passages rencontrent des molécules qui neutralisent l'autolyse. Sinon, elles s'autolysent et leur fonctionnalité bascule radicalement : elles deviennent de la nourriture pour les voisines ! Ces molécules elles-mêmes sont sous le contrôle d'autres neurones qui sont au bon endroit et qui reçoivent les bonnes informations. Il y a donc à la fois la nécessité de la bonne information pour maintenir en vie le neurone adéquat, mais il y a aussi l'élimination des neurones dont la capacité d'autolyse n'est pas bloquée. Le vivant reste vivant tant qu'il n'est pas empêché de devenir absorbable et disparaître comme entité distincte. (Voir également : NOUVELLES REPRESENTATIONS DE LA BIOLOGIE ET DE LA PHILOSOPHIE DU VIVANT, *La sculpture du vivant l'épreuve de l'interdisciplinarité,* sous la direction de Laurent Cherlonneix, avec la participation de Jean-Claude Ameisen. De Boeck, avril 2013).

dès lors que la restauration des capacités individuelles permettrait à la personne de faire plus aisément face à de nouveaux incidents critiques.

De nombreuses publications ont listé les « ingrédients » de la résilience. Des résiliences faudrait-il plutôt dire. En effet, le mot est employé dans des contextes très différents : en physique, à propos de la résistance des matériaux, en biologie, à propos de la capacité du vivant, individuellement, par espèces ou par écosystèmes, à faire face à des agressions sans disparaître. Ainsi, la déforestation d'une zone géographique peut dans certains cas ruiner définitivement un équilibre de système écologique, et dans d'autres cas ce ne sera pas vrai. Dans le second cas, lorsque la forêt redeviendra ce qu'elle était avant la déforestation, on dira qu'elle a été résiliente, et dans le premier cas, non. La forêt reconstituée sur son mode habituel conserve son état initial tandis que l'équilibre nouveau obtenu après la destruction de l'identité écologique précédente adoptera une nouvelle configuration, sera une nouvelle sculpture, aura une nouvelle forme, par exemple de brousse, de steppe ou de désert. A son tour, cette forme nouvelle de l'équilibre écologique sera stable, résiliente : elle conservera son équilibre sans changements, résistante aux agressions. Quelles sont les raisons de la différence ?

Le vocabulaire que j'ai choisi pour le paragraphe précédent suggère quelques liens. Equilibre et habitude, stable et résilient, identité : ce sont des mots déjà utilisés dans ce texte. Leur réemploi dans le contexte écologique indique un statut : les déplacer d'un champ d'analyse contextualisé vers un autre champ, c'est en faire un modèle descriptif à visée scientifique (Canguilhem). Proposer un modèle explicatif susceptible de validation dans des applications différentes, c'est procéder à une mise en forme conceptuelle qui généralise au lieu d'en rester à une explication au coup pas coup, au cas par cas. La forêt qui retrouve son équilibre initial après déforestation requiert des conditions : le système des relations composant l'écosystème doit se maintenir dans son intégralité, même si ce n'est que sur une surface minime, une réserve.

Un écosystème se compose en effet de multiples relations, toutes nécessaire à son maintien (La fleur de la plante attire l'insecte pollinisateur. Le fruit attire l'oiseau qui va déposer les graines ailleurs après digestion. Si le sol est adapté, la plante qui va ensuite pousser fera de l'ombre à une plante plus petite et servira de refuge à l'oiseau pour nicher. Les déjections de l'oiseau et des petits permettront à la plante de disposer de sa propre nourriture après transformation dans l'humus. Etc.) Les chaines valent ce que vaut leur maillon le plus faible. S'il vient à rompre, ou plus généralement si l'on retire l'un des maillons, l'équilibre de la forme du maillage est rompu au profit d'une nouvelle configuration. Mais si toutes les relations sont maintenues, même en un endroit peu étendu, qui sert de réserve, l'exploitation qui aura déforesté ailleurs n'aura pas détruit la réserve, et ainsi, le système pourra à nouveau reconquérir son espace antérieur, sous certaines conditions facilitatrices cependant. En effet, les surfaces détruites ne retrouveront l'état antérieur qu'à la condition que les nouveaux systèmes d'équilibres ne soient pas les plus forts et qu'ils ne soient pas conquérants. Si l'humus par exemple a été enlevé, ou la terre végétale dans un lotissement, il faudra en rapporter pour pouvoir jardiner. Une intervention volontaire et déterminée à retrouver l'identité antérieure est indispensable. A l'inverse, une intervention inattentive peut transformer rapidement une forêt en désert, une mer en poubelle. L'homme, par ses comportements et ses pratiques a ainsi largement contribué à la formation et la transformation des paysages.

La description d'un système se fait alors par le répertoire des types de relations qui le constituent. L'inventaire est la condition de la connaissance de l'équilibre habituel d'une forme identitaire résiliente. Venons-en maintenant à ces listes d'ingrédients de la résilience qui ont fait l'objet de publications. Cela va nous permettre de commencer à répondre à quelques questions : les unes concernant les personnes en souffrance, les autres concernant les modalités de l'écologie institutionnelle locale. Quelles sont les conditions pour qu'une intervention irréfléchie ne détruise pas un système ? Quelles sont les conditions pour qu'un système incorpore de nouvelles particularités sans prendre de risques inconsidérés ? Concernant une personne en particulier, l'ensemble des relations qui composent son identité, sa vie sociale est relativement vaste : les relations familiales, les relations professionnelles, les relations sociales. Pour le moins, l'individu est fis ou fille de. Les parents sont éventuellement dans une relation conjugale et en lien de parentalité avec l'enfant. L'équilibre écologique des relations peut être perturbé si les parents ne sont pas dans leurs rôles de parents, si les enfants ne sont pas dans leurs rôles d'enfants. Ainsi, une fille aînée, à qui la maman confie le rôle de s'occuper de ses frères et sœurs plus petits tandis qu'elle-même s'occupe à chercher des amants, est placée dans un système perturbé : elle n'est plus fille ni sœur mais nourrice ou maman de substitution tandis que la maman n'est plus maman mais à nouveau quelque chose comme une pseudo fiancée qui néglige en outre le mari, éventuellement volage lui-même, ou mieux encore, père incestueux. Adversité chronique et événements critiques vont émailler la vie de cette fille aînée. À moins de disposer d'une aptitude exceptionnelle à la résilience, peu de chances d'échapper à un psychotraumatisme grave. Le travail thérapeutique consistera à la réinstaller dans les différents rôles orthodoxes de la constellation des relations familiales. Il s'agira de *résilience assistée* par la reconfiguration du récit d'une vie et par l'engagement dans des rôles psychosociaux qui font système familial cohérent.

L'activité résiliente

« Les chercheurs mettent l'accent sur la présence chez les « résilients » de :

- *perspicacité et niveau intellectuel élevé ;*
- *indépendance et autonomie ;*
- *aptitude aux relations et empathie ;*
- *créativité ;*
- *humour ;*
- *sens moral voire religieux ;*
- *sens élevé de sa propre valeur*[11]*. »*

Perspicacité et niveau intellectuel élevé : il s'agit là de la capacité individuelle à générer une représentation, une image du monde, une compréhension par le langage abordé sous l'angle de l'intellection. La perspicacité suppose une observation et une précision dans l'analyse de ce qui apparaît à l'observateur. Cela suppose aussi une justesse, une adresse (aux sens d'être adroit) dans l'évaluation de ce qui est observable. Il est clair qu'une discrimination fine de ce qui se donne à voir et à « *intellecter* » (comprendre) suppose une certaine finesse dans la formation de la représentation, finesse liée à l'usage de mots nombreux, précis, agencés dans des raisonnements construits, à l'usage de fractales d'analyse très détaillées et à l'application spontanée de formules de Bayes pour comprendre ce qui n'est pas immédiatement compréhensible. La formation d'une telle représentation du monde suppose par conséquent une attitude active dans l'observation, c'est-à-dire un mouvement qui pousse vers une perception fouillée des éléments et des détails qui composent le monde, aussi bien le monde environnant que le monde dit « intérieur[12] ». Qu'il s'agisse d'enfants ou d'adultes, ce sont des individus intellectuellement en éveil, qui vont vers le monde et n'en restent pas à des mots simples et abstraits, sans contenu vivifiant la représentation. Le pseudo *niveau intellectuel élevé* résulte en fait de cet entrainement permanent et ne doit rien à un quelconque don qui manquerait aux autres. La curiosité intellectuelle est le seul moteur de cette particularité identifiée chez les personnes dites résilientes. Par contre, la curiosité en tant que telle n'est pas une caractéristique du langage. Il s'agit de l'expression d'un désir de connaître, de comprendre, de représenter. D'où provient cette curiosité ?

---

[11] Jérôme Houdin, *dossier La résilience*, in Management sanitaire et social, juin 2001.

[12] Nous connaissons les conditions historiques de la mise en place de cette notion d'intériorité dans notre civilisation, « l'insight » des anglais : discipline des corps, obéissance, immobilisation, silence, concentration. Le silence permet la lecture muette, dite intérieure. Le corps immobile de l'enfant lui permet d'acquérir de la connaissance par la lecture sans bouger les lèvres ou l'écoute attentive sans se disperser. À l'inverse, puisque la *pierre qui roule n'amasse pas mousse,* l'enfant hyper agité qui déconcentre tous les autres devient un danger public. Le tout dans un dispositif architectonique qui développe simultanément la chose publique dans la Cité et la chose privative domestique. L'espace privatif est l'espace propre, celui de la propriété privée bâtie ou non, comme celui du Nom Propre (le Nom du Père des psychanalystes). L'espace public suppose liberté d'expression, liberté de circulation. Les deux champs coexistent. Par contre, positiver l'espace de l'âme dans le cerveau est une erreur de logique, et une erreur dans le choix de géométrie pour décrire son objet. Inscrire le psychisme dans les neurones en est une version contemporaine. Réifier l'âme et en faire Le Psychisme, voire l'Inconscient n'est pas plus rigoureux !

C'est le deuxième point favorable à la résilience individuelle : *se sentir libre* de dire, de penser, de faire, d'oser, d'être. Ne pas être paralysé par des dictons du genre : *la curiosité est un vilain défaut* ! Partant, l'appétit pour une éventuelle recherche de connaissance (intellection) est en mesure de se développer. Ouvrir le possible, c'est tout à la fois se sentir capable d'y parvenir (*sens élevé de sa propre valeur*) et ne pas se sentir coupable de transgresser un dicton populaire qui cadre souvent la *doxa*[13] des comportements (*indépendance et autonomie*). Le *sens moral* est impliqué par l'évitement de la culpabilité si l'on cherche à connaître : c'est « bien » de vouloir comprendre et c'est un droit de vouloir s'informer. Il ne faut pas, en outre, s'empêcher au titre qu'on ne connaîtrait pas l'issue, favorable ou défavorable, ni surtout suspendre l'initiative au titre qu'elle pourrait échouer (en oubliant qu'elle pourrait aussi réussir).

Troisième point évoqué : *aptitude aux relations et empathie.* Établir des relations avec d'autres personnes n'est pas à la portée de tout le monde. On est tous d'accord pour dire que l'être humain est « un animal politique » ou un « être social ». Cependant certains restent en retrait, ne vont pas vers les autres, attendent qu'on vienne vers eux, et parfois même refusent de participer à du groupe. Il en est de même pour l'empathie : l'indifférence aux autres, voire la crainte des autres, le refus des autres ne sont pas si rares. Par contre il existe une possibilité de création d'ambiance favorable à assembler des individus par l'un des aspects de l'amour de l'autre, ce que les grecs distinguaient de l'amour érotique et qu'ils appelaient l'amour Agapé[14,15,16], un amour qui ne vise pas la

---

[13] La ***doxa*** est l'ensemble – plus ou moins homogène – d'opinions (confuses ou non), de préjugés populaires ou singuliers, de présuppositions généralement admises et évaluées positivement ou négativement, sur lesquelles se fonde toute forme de communication, sauf par principe celles qui tentent précisément à s'en éloigner telles que les communications scientifiques et tout particulièrement le langage mathématique. L'étude des phénomènes doxiques se situe donc au point de contact de la sémiologie, des études du discours, de la sociologie et de l'épistémologie (wikipédia, encyclopédie libre, 18/07/13). En ce qui nous concerne, l'acception du mot n'en reste pas à la communication. Élargie, elle intègre également l'effet de cadrage qu'elle peut avoir sur un comportement individuel, dans la communication certes, mais également dans d'autres champs : créativité par exemple. La mode peut être la *doxa* du moment qui conditionne énormément de comportements, notamment les comportements professionnels.

[14] *Agapé* est le mot grec pour l'amour « divin » et « inconditionnel », complétant la liste des mots grecs pour dire amour : Éros (l'amour physique), *Agapé* (l'amour spirituel, devenu « charité » dans le vocabulaire chrétien), Storgê (l'amour familial) et Philia (amitié, lien social). Les philosophes grecs du temps de Platon l'utilisaient dans un sens supposé universel, c'est-à-dire opposé à un amour personnel ; cela pouvait signifier l'amour de la vérité (*philosophie*), ou devenir l'amour de l'humanité (*philanthropie*).

[15] Conférence des évêques de France : *Terme grec qui signifie "amour" ou "charité ».* Il est utilisé dans le langage biblique pour se référer à l'amour de Dieu. La loi d'amour "agapè" dit : "Tu aimeras le seigneur, ton Dieu, de tout ton cœur", et "Tu aimeras ton prochain comme toi-même". (Deutéronome 6 ; 5-6)

[16] Pour Boltanski qui réaménage le sens classique pour en tirer un concept opératoire, l'agapé renvoie à des moments d'insouciance engageant dans un amour singulier débarrassé de tout recours au calcul. C'est un mouvement d'amour singulier vers une personne, qui n'est pas conditionné par une réciprocité, et qui nous éloigne, à certains moments et dans certaines situations, des relations d'intérêts, de calcul et même de mesure. Mais ce n'est qu'un aspect des moments de subjectivation qui ne se déploient pas seulement dans le registre de l'amour. D'abord élève puis dissident de Bourdieu, Boltanski est l'un des principaux représentants de la sociologie pragmatique française, considérant que l'homme fait la « société » et que les acteurs

possession, un amour généreux et empathique pour les autres. L'engagement en tant qu'acteur dans du lien social permet en retour de bénéficier des effets du groupe en cas de difficulté. Demeurer à l'écart des collectifs est dangereux. Les victimes de manipulateurs sont souvent isolées par les prédateurs et se retrouvent sans secours et sans recours, ce qui augmente leur frayeur, donc leur vulnérabilité et leur dépendance et, *in fine*, la gravité du traumatisme : le suicide ou la tentative de suicide en sont l'issue régulière. Il faut toujours se demander s'il existe un(e) manipulateur(trice), un(e) parvers(e) narcissique dans l'entourage d'une personne candidate au suicide, quel qu'en soit l'âge.

Quatrième particularité favorisant la résilience : la *créativité*. Créer, c'est faire et devenir *auteur*, c'est-à-dire *inventeur* selon des points de vue divers. La créativité peut concerner l'usage du langage et de la représentation verbale. Elle se manifeste aussi bien dans les usages ludiques du langage que dans les usages dits « sérieux » : l'invention de mots nouveaux, de locutions originales mais adaptées, la fantaisie verbale sont autant d'aspects de la créativité en matière de langage. La créativité concerne également l'usage des outils et des moyens techniques disponibles. Certains sont d'habiles bricoleurs, inventeurs d'usages inédits de l'outil, d'astuces pour découvrir des solutions à des problèmes techniques qui arrêtent les autres. La créativité par l'outil concerne également le domaine artistique. L'art, considéré comme un usage spécifique des outils, est occasion de manifester ses disponibilités à la création plastique, musicale, architecturale. L'imagination est elle-même un aspect de cette créativité en ce qu'elle suggère aux créatifs des formes nouvelles, des formules originales, des solutions inédites, des transformations de la réalité donnée. Créer, c'est encore composer de nouvelles organisations sociales. Ceux dont on dit « *mais où vont-ils chercher tout ça ?* » en réalité ne cherchent rien du tout : ils trouvent aisément ! On connaît la formule de Picasso : *je ne cherche pas, je trouve !* Lui peignait, sculptait, décorait. D'autres écrivent, photographient, inventent des situations théâtrales, des blagues, des plaisanteries. Ils sortent tous du cadre habituel, des habitudes de dire, de penser, de faire, d'être.

Cinquième particularité que possèdent les personnes dites résilientes, *l'humour*. C'est l'une des dimensions de l'esthétique. Affirmation qui peut paraître curieuse et qui mérite par conséquent une petite explication. Le comique et le burlesque répondent aux mêmes critères. Les jeux de mots, les jeux d'idées, les jeux de situation, les jeux de choses suscitent ordinairement sourires, rires, plaisir, et quelques réprobations de la part de ceux qui en manquent[17] ! Faire de l'humour, c'est assez souvent révéler des incongruités sous-jacentes à de que d'autres disent ou font très sérieusement. Assez régulièrement, l'humour s'appuie sur de la transgression amusée d'interdits plutôt lourds. Cela permet de s'arracher de situations ou d'ambiances plombées, de ne pas rester englué dans des lourdeurs morales tristes. L'humour réussit ce qui paraît

---

sont compétents pour prendre position, juger, dénoncer, critiquer, en rendre compte. (Un ouvrage majeur, L. Boltanski, E. Chiapello, *Le nouvel esprit du capitalisme* Gallimard, fournit d'importants éclairages sur les évolutions de notre société. Voir également : **boltanski**.chez-alice.fr)

[17] Sans manquer réellement d'humour sur le fond, les personnes affectées des particularités autistiques souffrent parfois de constater que les autres rient à certaines phrases et ne saisissent pas elles-mêmes où se situe le ressort déclencheur. Avec un léger ou un long décalage, par analyse et reconstitution par synthèse, elles parviennent cependant parfois à saisir le dispositif. C'est l'une des adversités chroniques qui affectent leur existence.

impossible : ne s'encombrant pas du réel matériel, il accomplit immatériellement et ludiquement ce qui n'est pas possible. En ce sens, il ne se distingue pas des démarches qui consistent à réussir ce qui ne paraît pas réalisable et qui finit par être beau, par être bon, par être bien quand c'est fait. L'humour se sert souvent du langage pour se manifester et arracher à sa victime un sourire inattendu. Il est aussi la politesse du désespoir[18]. Il participe de ce puissant mouvement qui permet de faire le deuil. C'est-à-dire de sortir de la douleur (deuil et douleur sont quasi synonymes). Il permet le saut de la tristesse vers le plaisir, par-dessus la mélancolie. Exactement comme sur une carte postale de vacances le soleil couchant plonge tout rouge dans l'eau de la mer sans cuire les poissons : l'élément feu des grecs et l'élément eau se mélangent harmonieusement au lieu de s'entretuer. Et c'est beau ! Parce que ça réalise artistiquement l'impossible réel ou l'impossible culturel. L'humour est donc bien une des formes de l'esthétique, c'est-à-dire de l'éthique. L'éthique étant ce par quoi on échappe à la mélancolie en visant le simple plaisir du bonheur. Bonheur qui ne tombe pas du ciel, mais qui est le fait de qui en bénéficie. On comprend alors le rôle de l'humour dans le phénomène de résilience. L'éthique étant le *melting pot* et la source de la valeur, morale notamment, l'individu résilient se doit de se conférer de la valeur, d'éprouver de l'estime pour soi-même. Estimer, c'est évaluer, attribuer la valeur.

Lorsque l'humour et l'Agapé se rejoignent, nous voyons se développer l'amour joyeux de la vérité, c'est-à-dire la philosophie au sens d'amour de la sagesse et du plaisir conjugués. Les philosophes ne sont pas des sages, cela se saurait, ni forcément très drôles. Le doigt qu'ils pointent permet cependant de regarder la lune ! En fait, l'intérêt pour cet aspect de l'éthique permet de saisir en quoi certains auteurs signalent chez les résilients cette capacité à interpréter les normes et les valeurs morales. Partant de l'idée que réussir à dépasser une situation qui semble bloquée parce que le cadre habituel dit « *ce n'est pas possible* », lorsque la posture résiliente consiste à supposer : « *c'est peut-être possible* », à la condition d'inventer de nouvelles dispositions, de nouvelles idées, de nouvelles valeurs, que se passe-t-il ?

La situation de blocage est un échec. Douloureux en ce qu'il est insatisfaction du fait de l'inaccomplissement du projet. Lorsqu'on veut quelque chose, lorsqu'on veut faire quelque chose et que ce n'est pas possible, on échoue au plaisir de l'accomplissement. C'est la frustration. Le projet de plaisir par l'accomplissement se transforme en résultat douloureux. En rester régulièrement à ce constat, ça finit par générer une accumulation de douleurs morales qui seront favorablement réorientées si d'aventure des propositions d'aménagement du cadre habituel de penser, de vouloir, de faire, de vivre

[18] Pierre Desproges : *S'il est vrai que l'humour est la politesse du désespoir, s'il est vrai que le rire, sacrilège blasphématoire que les bigots de toutes les chapelles taxent de vulgarité et de mauvais goût, s'il est vrai que ce rire-là peut parfois désacraliser la bêtise, exorciser les chagrins véritables et fustiger les angoisses mortelles, alors oui, on peut rire de tout, on doit rire de tout. De la guerre, de la misère et de la mort. Au reste, est-ce qu'elle se gêne, elle, la mort, pour se rire de nous ? Est-ce qu'elle ne pratique pas l'humour noir, elle, la mort ? Regardons s'agiter ces malheureux dans les usines, regardons gigoter ces hommes puissants boursouflés de leur importance, qui vivent à cent à l'heure. Ils se battent, ils courent, ils caracolent derrière leur vie, et tout d'un coup ça s'arrête, sans plus de raison que ça n'avait commencé, et le militant de base, le pompeux P.D.G., la princesse d'opérette, l'enfant qui jouait à la marelle dans les caniveaux de Beyrouth, toi aussi à qui je pense et qui a cru en Dieu jusqu'au bout de ton cancer, tous, tous nous sommes fauchés un jour par le croche-pied rigolard de la mort imbécile, et les droits de l'homme s'effacent devant les droits de l'asticot.*

se font jour. Il s'agit de retrouver le chemin de la liberté quand l'impossible antérieur produit de la dépendance.

Par conséquent, le travail de résilience consiste à modifier les règles devenues impraticables non dans le sens d'une licence totale, mais dans le sens d'une possibilité nouvelle, selon de nouvelles règles. Cette observation est capitale : la philosophie du plaisir et du bonheur possible, c'est celle d'Épicure, celui qui préconisait de savourer au maximum les plaisirs simples : faire bombance d'un morceau de fromage, d'un bout de pain et d'un verre de lait. Ses détracteurs en ont fait un bâfreur impénitent. Si bien que l'image dont ils ont été les auteurs s'est installée dans les représentations sociales communes : l'épicurien est devenu selon cette caricature un « bon vivant », un jouisseur, un homme du « péché ». En réalité, la résilience est du côté d'Épicure, lui qui souffrait de douleurs physiques intenses, et qui disait cependant : *le bonheur est possible*. Sa philosophie est constituée d'un ensemble de valeurs souvent proches de celles du stoïcisme, curieuse de connaître la nature réelle des choses afin de dissiper les frayeurs nées d'imaginations malades d'être mal informées. Nous reviendrons sur la précision extrêmement rigoureuse du modèle enseigné par Épicure : en conseillant le développement de la connaissance pour dissiper les frayeurs issues d'un imaginaire mal informé, au travail de deuil/douleur il suggérait d'intégrer l'usage du travail de cognition ainsi que du travail d'histoire et d'amitié. Pour aller vers ce qu'il appelait « ataraxie » (on reconnaît la racine du nom d'un médicament), il conseillait deux voies éthiques : l'affinement de la capacité à savourer et l'atténuation des causes de troubles.

Nous comprenons alors comment se résout l'apparente contradiction entre des propositions concernant la résilience, les unes affirmant *le sens moral voire religieux*, les autres pointant le rapport aux normes allant dans le sens d'une interprétation favorable. Les normes étant générées par les hommes à un certain moment dans un certain contexte, nécessairement arbitraires et jamais universelles, elles peuvent ne plus être favorables à un autre moment dans un autre contexte. C'est l'exemple des survivants des Andes. L'avion, tombé au sommet des Andes, dans la neige, le froid, sans réserves pour l'alimentation des rescapés, aurait pu devenir leur tombeau s'ils n'avaient pas interprété favorablement l'interdit de manger de la chair humaine. Transgression résiliente qui n'a pas signifié rupture de toutes les lignes morales, mais survie des hommes. Au nom de la vie comme valeur suprême. Revenant cependant des confins de la mort, ils ont initialement fait silence sur cet épisode, par prudence, évitant ainsi d'être des errants souffrant du syndrome de Lazarre, mort revenu à la vie sans désormais y trouver sa place.

Le syndrome de Lazarre affecte l'homme revenant du monde des morts, souillé à leur contact, dangereux pour les vivants car *la mort se saisit le vif.* C'est une expression du droit médiéval des successions et un principe d'instantanéité qui fait qu'immédiatement la mort d'un roi, son successeur le relaye sans vacance du pouvoir, sans devoir en passer par un sacrement. *Le roi est mort, vive le roi*. Mais la formule est réversible : la mort que l'on frôle peut également immédiatement emporter le vivant ou le survivant. C'est en ce deuxième sens que le revenant devient inquiétant, et s'il partage le souci de ne pas mettre les vivants en danger, il se doit d'errer, à la manière des lépreux sommés de se maintenir à l'écart des vivants. Les personnes revenues des camps de concentration et d'extermination ont été dans ce cas : elles n'ont pas parlé de leur expérience, les autres ne souhaitaient pas en entendre parler. Les soldats qui ont fait la guerre d'Algérie se sont également tus, développant de nombreux

psychotraumatismes. Les survivants des Andes sont demeurés silencieux à leur retour. Les vétérans américains sont dans une situation analogue. Est-ce irrémédiable ? Les survivants sont-ils définitivement condamnés à vivre dans un monde parallèle, subissant une adversité chronique les poussant vers l'alcoolisme, la prise de toxiques, la vie dans la rue, le suicide ?

Ulysse a été un de ces errants. À la fin de la Guerre de Troie, avec Agamemnon, il veut rentrer chez lui[19]. Mais c'est impossible : Agamemnon est tué au moment même où il est prêt à franchir le seuil de chez lui. Ulysse fait demi-tour et revient accomplir les rites de fin de guerre. Mais il est cependant condamné à accomplir un tout autre voyage, un itinéraire symbolique fait d'épreuves au cours desquelles il deviendra *Personne* (un sans nom), dans un lieu hors le temps, hors le monde, où il croisera les morts, dont les plus valeureux de ses compagnons morts en héros à la guerre. Il fait un long parcours pour enfin rentrer en Ithaque. Mais se souvenant du sort réservé à Agamemnon à son retour, tué par les siens et un imposteur, il utilise une dernière ruse : se présenter en mendiant afin de voir la situation sans être vu, se faire voir à ceux qui lui sont demeurés fidèles : sa nourrice, son fils, sa femme, son père. Il reconquiert ainsi son identité en restaurant chacun des rôles sociaux qui furent les siens, qui redeviennent les siens, récupérant ainsi une permanence par-delà les vicissitudes de la guerre et du voyage initiatique/ordalique. Mais il ne peut redevenir lui-même qu'à la condition de tuer la centaine de prétendants qui ambitionnaient prendre sa place dans la couche royale de Pénélope, maîtresse femme en ce qui concerne l'art de suspendre le cours ordinaire du temps. Le récit du voyage d'Ulysse est simultanément un magnifique exposé des modalités du temps de l'humain selon les Grecs.

La mort est omniprésente dans ce récit ordalique du retour réussi d'un survivant. Mais c'est aussi réellement le récit des rituels du retour réussi. Nous pouvons ainsi y découvrir les bases de la réhabilitation sociale d'Ulysse. De la réhabilitation sociale de tous ceux qui ont côtoyé la mort imminente, qu'elle soit sociale, physique ou psychologique. Les rituels de la réhabilitation parmi les vivants existent-ils dans nos traditions ? Ils sont généralement oubliés, mais ils existent bien. Nous en connaissons encore un, nommé *relevailles*, spécifiquement réservé aux femmes qui relèvent de couches. Les juifs anciens pratiquaient un tel rituel également, proche du rituel du baptême, rituel de purification par conséquent qui s'insère dans la série de ces rituels. Ainsi, notre civilisation contient effectivement cette démarche de réhabilitation et il nous appartient de la professionnaliser dans le champ de la santé mentale. La pratique de la résilience assistée telle que nous la concevons s'y réfère explicitement.

La résilience assistée, mode d'emploi

[19] Je me réfère ici à un majestueux résumé, à la fois explicite et clairement exposé, par Jean-Pierre Vernant : *L'univers, les dieux, les hommes*, la librairie du XXème siècle, Seuil, 1999. La question de l'hubris, ou l'hydris, excès commis par les grecs au cours de la destruction de Troie, est également exposée par Castoriadis. Voir aussi Wikipédia : *« l'hybris est une notion grecque que l'on peut traduire par démesure. C'est un sentiment violent inspiré par les passions, et plus particulièrement par l'orgueil. Les Grecs lui opposaient la tempérance, et la modération. Dans la Grèce antique, l'hybris était considérée comme un crime »*.

Par événement critique ou par adversité chronique, le cours de l'histoire d'une personne (d'un groupe, d'un peuple) est aboli, ou dévié ; par adversité chronique, le cours du développement de la personne (enfant ou adulte) est aboli ou dévié. La résilience assistée vise à restaurer le cours de toutes ces histoires.

De la séance de *defusing* au traitement post traumatique, en passant par le débriefing, l'objectif est unique : que l'homme soit auteur et acteur de son Histoire.

La méthode est intégrative au sens où elle est analytique et synthétique. La méthode est analytique au sens où il est question d'aller aux détails de l'homme blessé ou empêché, mais de l'homme inséré dans son contexte, sans exclusive. La méthode est synthétique au sens où les détails servent d'appui pour mettre en œuvre la production assistée d'un récit, c'est-à-dire d'une histoire composée et adressée à un interlocuteur, un autre homme.

Les deux mouvements que sont l'analyse et la synthèse sont au fondement de la formation de l'esprit rationnel (Aristote), de la fondation de l'anatomie (Fernel), aux fondements de la mécanique newtonienne (Newton pratiquait la méthode et la théorisait), de la formation de la démarche des historiens (analyse critique des documents puis composition d'un récit, Paul Veyne).

Au titre de l'appui sur ces fondements, la méthode s'inscrit dans une continuité historique et une expérience avérée.

Elle permet également de discerner en quoi certaines modélisations théoriques deviennent utiles là où on ne les attendait pas forcément. Ainsi, la formation du récit historique de l'expérience individuelle ou collective fait écho à ce que Pierre Janet évoquait dans son cours de 1928 consacré à la théorie sociale de la mémoire : le souvenir (donc le passé) s'engendre dans le moment même où l'on se destine à faire le récit de notre témoignage à un tiers, ailleurs et plus tard (avenir). La structuration du temps de l'humain, c'est-à-dire de l'Histoire, individuelle ou collective, y trouve une description dont peut-être nous n'avons pas encore tiré tout le profit possible. Nous y reviendrons.

Pour l'heure, il reste à évoquer l'opération de synthèse qui opère dans le moment de l'adresse du récit. Cette opération succède, du moins sur le principe, mais dans les faits, il y a des synthèses partielles et des nouvelles analyses qui sont relancées au fur et à mesure de l'avance du travail de résilience assistée, à la phase analytique.

L'analyse ici consiste à isoler des éléments, des détails contextuels au moment des faits critiques ou chroniques. En réalité, lorsque le professionnel invite la personne assistée à détailler son expérience, c'est sous l'influence de sa théorie plus ou moins explicitement élaborée sur une base expérientielle : il injecte donc de la synthèse dans son invitation. Assistance et accompagnement vont alors de pair. Lorsque la personne assistée effectue le détail de son expérience, elle opère un retour à l'expérience vécue intimement et en fait part suivant le traitement analytique proposé.

Mais, c'est une rationalisation qui déborde de toutes parts la simple rationalité cognitive puisque l'émotion, la communication, la technicité sont également convoquées. Puisque l'approche est holiste bien qu'analytique, je pense qu'il s'agit de formation d'un dispositif anthropologique complet, correspondant à ce qui par ailleurs peut être

nommé *appareil psychique groupal*. J'évoquerais volontiers la notion de *fait anthropologique total*.

Pour autant, il n'est pas question d'une fusion dans la mesure où le passage par le récit adressé laisse ouvert le processus d'individuation. Plus précisément, la formation du récit, assisté certes mais adressé cependant, me semble une modalité de la formation du « je » de l'auteur du récit. Le récit met ainsi en scène la totalité du dispositif anthropologique suivant une logique dialectique, celle-là même dont Hegel a fait la description pour produire sa théorisation de l'Histoire.

Le récit est alors la synthèse dialectique intégrant la synthèse implicite dans l'invitation de l'assistant et l'analyse explicitée dans les détails racontés et simultanément traités sur tous les plans anthropologiques. Si nous reprenons un instant le vocabulaire de Kojève, lorsque l'assistant fait son invite, il s'attend à voir émerger du détail, c'est-à-dire que par anticipation, sa synthèse annonce l'hypothèse d'une analyse à venir : il y a une trace du second pôle dialectique dans le premier. De même, symétriquement, il y a d'emblée trace de synthèse dans l'effort d'analyse fournie puis mise en récit, synthèse dialectique des deux pôles antérieurs.

Au terme du traitement qu'est la résilience assistée, cette séquence historique connaît bien une fin, mais contrairement à ce que Hegel pensait, pour autant l'Histoire ne s'achève pas.

L'Histoire de l'individu capable de dire son expérience particulière sous la forme d'une histoire singulière énoncée à la première personne, ne connait pas sa fin ! Pour la simple raison qu'elle n'en n'a pas : cette histoire singulière est subsumée dans l'ensemble des histoires recueillies ou collectées par l'ethnographe de service que devient alors l'assistant, dont il pourra faire état dans sa communauté savante et qui de toute façon contribue d'emblée à parfaire son expérience réflexive et sa professionnalité.

Après cet épisode, la personne assistée reprend quant à elle le cours de son Histoire propre et singulière dans le flot d'une Histoire plus générale que rien ne saurait arrêter. Tel un nouvel Ulysse, son Histoire est inscrite dans l'Histoire de sa communauté d'appartenance.

Dominique Le Doujet